

Les Êtres chers

Famille, je t'aime

Patricia Robin

Numéro 299, novembre 2015

Anne Émond. Les Êtres chers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2015). Compte rendu de [Les Êtres chers : famille, je t'aime]. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 4–5.



LES ÊTRES CHERS

FAMILLE, JE T'AIME

*Après nous avoir fait traverser une nuit blanche dans un huis clos à deux personnages urbains égocentriques en crise dans **Nuit #1** (2011), la réalisatrice Anne Émond récidive avec son deuxième long métrage, une saga familiale se déroulant dans la belle région du Bas-du-Fleuve. Ici, les êtres sont aimants, aimés et vivent un bonheur au jour le jour, au fil des saisons et des années qui passent. Un bonheur relatif qui se démantèle lorsque David cède à la pression de son propre amour pour les siens. Un bonheur à retrouver pour Laurence qui vit mal la perte de ses repères. Un bonheur binaire exploré avec doigté par une cinéaste sensible. Une histoire universelle.*

PATRICIA ROBIN

Les Leblanc constituent une famille normale avec une dynamique typique faite de tiraillements et de secrets. Au décès du père, David hérite de ses outils et les met à profit en créant des marionnettes à fils. Dès lors, il tient son destin et celui des siens entre ses mains. Par une série de tableaux elliptiques, son cheminement évolue en compagnie de sa femme Marie et de ses enfants, Laurence et Frédéric, qui passent de la petite enfance à l'adolescence, relativement sans heurt ni souci. Vingt-cinq années se succèdent au cours desquelles l'atelier prend de l'ampleur et André, le frère aîné plutôt instable, vient prêter main-forte entre deux veillées bien arrosées et deux conquêtes sans lendemain. L'amour filial tourmente doucement le cœur de ce père présent et de ce mari attentionné jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. L'équilibre de Marie et des enfants bascule; Laurence, que son père chérissait tant, s'exile, le temps de faire son deuil.

Bien que le thème de la famille ait été exploité à trop maintes reprises, Anne Émond surprend par le naturel avec lequel elle parvient à faire adhérer le spectateur à cette chronique sans histoire. Sans verser dans le sentimentalisme ni les clichés, sa trame dramatique évolue au fil des saisons et des moments marquants de la maisonnée. Anne Émond présente une image inédite du père: celle d'un être qui s'exprime, qui affirme son attachement à son entourage, qui s'excuse même auprès du lièvre qu'il s'apprête

à tuer. Ici, le père est sensible, doux, drôle, débonnaire, gentil, fier de sa progéniture. Loin d'être un personnage monotone, il assiste et participe à toutes les étapes de la vie de ses gamins, toujours à l'écoute, avec un sourire complice. Il faut avouer que l'interprétation de Maxim Gaudette, d'une justesse et d'un naturel désarmants, permet de rêver à un parent semblable, ou du moins offre une perspective inexplorée sur cette fonction ingrate de pourvoyeur familial et de figure d'autorité à laquelle la littérature du terroir nous avait habitués. En répétant le rituel masculin de la chasse, tout en façonnant des pantins, ce nouvel homme, fruit de la Révolution tranquille et de la génération X, tente de se retrouver au cœur d'un modèle embryonnaire que la révolution sexuelle et la libération de la femme ont postulé. On a longtemps dépeint l'image du chef de famille comme un roc à qui on a imposé de garder l'œil sec, ses émotions rarement exposées à l'écran. Pourtant, ces multiplicateurs généalogiques n'ont pas fait que se reproduire; ils ont éprouvé tendresse, fierté, peine et désespoir. Et c'est là tout l'intérêt du propos d'Émond: le rôle du père au cinéma québécois, ce chêne qui revient dans la chanson de Gilles Vigneault (interprétée par David, à quelques reprises) et qui illustre fort bien ses interrogations auxquelles ni la forêt ni le majestueux fleuve ne peuvent répondre.

Photo: Le père... toujours à l'écoute, avec un sourire complice



À cet effet, on compte, cette année, une autre production située en région abordant le thème du lien père-enfant; avec **Le Bruit des arbres**, François Péloquin s'attarde lui aussi sur la figure paternelle en relation avec son post-adolescent. En 2013, Pascale Ferland faisait état du phénomène des jeunes en région dans **Ressac**, sauf qu'ici, le père disparaît dès le début et sa fille doit composer avec son absence, tout comme Laurence, dans le film d'Émond, dans la partie du deuil. Sans tomber dans l'analyse œdipienne, la réalisatrice parvient à créer une relation affective saine et normale entre David et Laurence, dont l'aptitude à s'émouvoir provoque des réactions tant spontanées que réfléchies. Le Saint-Laurent ayant bercé sa jeune existence, elle émigre dans la métropole pour y trouver sa voie. L'exode des jeunes vers la ville devient alors un thème récurrent. Peut-on y voir la mort du père comme la signification de la fin de l'activité dans les patelins éloignés ou, tout comme dans **Le Bruit des arbres**, la terre abandonnée, ou dans **Ressac**, la fermeture d'un village? Le constat s'avère troublant. Le voyage initiatique de Laurence à Barcelone la ramène sur la rive de son enfance où ses souvenirs la rattachent. Est-il permis de rêver à une résurrection de l'arrière-pays? Avec sa sensibilité, la cinéaste en légitime le présage.

Anne Émond livre une œuvre qui respire, qui sent bon l'air du large, en traitant un sujet simple, mais surtout pas simpliste: la vie de famille. Tout comme David avec ses marionnettes à fils, qui tient son clan, tisse des liens forts et s'entoure de son petit monde, la scénariste et réalisatrice crée une métaphore belle et éloquente, conférant à chaque élément une place prépondérante dans l'organisation des tableaux. Ici, les pantins ne représentent pas la manipulation, mais bien le contrôle d'un homme sur son destin, la félicité ludique du gagnepain, la promiscuité avec le foyer et même le sauvetage du frère qu'il ne peut contrôler, tout comme le personnage sculpté à son effigie. Par un montage chronologique et elliptique, on voyage de la fin des années 1970 au début du vingt et unième siècle sans rupture de ton, en

observant les marmots se développer, en suivant la mode vestimentaire et capillaire, en assistant à des rituels relationnels. La distribution, sobre et sans faire-valoir, contribue à la véracité de la mise en scène et à la livraison des textes sans prétention. Les enfants, pour leur part, offrent un spectacle fort divertissant. Comme la trame se déroule tout en douceur, on se demande pourquoi avoir passé le relais du récit après le geste irrémédiable de David. En fait, l'errance de Laurence nous permet d'entrer dans le deuxième point de vue de l'histoire, celle des survivants, car après une si grande émotivité, il fallait aussi penser les plaies et montrer la démarche du deuil. Cette partie peut sembler longue, mais elle s'avère pourtant nécessaire parce que se remettre d'une telle affliction nécessite du temps et ça, la cinéaste l'a bien saisi.

Anne Émond livre une œuvre qui respire, qui sent bon l'air du large, en traitant un sujet simple, mais surtout pas simpliste: la vie de famille.

On peut donc affirmer qu'avec **Les Êtres chers**, Anne Émond ouvre les vannes du sentiment avec une œuvre touchante, vibrante, de l'émotion paternelle, de l'amour filial, et ce, avec une justesse prégnante. Sans cri et presque sans crise, ce deuxième long métrage prend le pouls des cycles qui s'écoulent au gré des vagues du fleuve, des saisons qui passent et des enfants qui grandissent. Souhaitons qu'avec son troisième opus, un film sur l'auteure controversée Nelly Arcand, elle saura nous émouvoir autant.

★★★★½

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 42 – **Réal.:** Anne Émond – **Scén.:** Anne Émond – **Images:** Mathieu Laverdière – **Mont.:** Mathieu Bouchard-Malo – **Mus.:** Martin Léon – **Son:** Luc Boudrias – **Dir. art.:** Éric Barbeau – **Cost.:** Patricia McNeil – **Int.:** Maxim Gaudette (David), Karelle Tremblay (Laurence), Valérie Cadieux (Marie), Mickaël Gouin (André), Louise Turcot (Aline) – **Prod.:** Nancy Grant, Sylvain Corbeil – **Dist. / Contact:** Séville.